

Au Québec, Xavier Dolan ravive le débat linguistique

ANALYSE

PAR MARC-OLIVIER BHERER

Service Débats

Les cinéophiles français qui se pressent pour voir *Mommy*, le film du Québécois Xavier Dolan, sont sans doute heureux de trouver des sous-titres pour comprendre un peu le vocabulaire employé par les personnages. Les échanges défilent à toute vitesse dans un flot ininterrompu d'anglicismes, de vulgarités et de phrases incorrectes, le tout livré dans un accent québécois à couper au couteau. Cet obstacle n'empêche pourtant pas ce film d'être l'un des plus populaires de la rentrée en France.

Le cinquième long-métrage de sa jeune et prometteuse carrière permet à Xavier Dolan d'être enfin prophète en son pays. *Mommy* devrait remporter le Billet d'or décerné au film québécois qui a fait le plus d'entrées, un titre annuel qui vient généralement couronner une comédie ou un drame policier, rarement un drame social. Cette récompense lui reviendra sans le recours aux sous-titres, puisque les Québécois qui ne parlent pas la langue de *Mommy* la comprennent instinctivement.

Ce léger décalage suscite toutefois une controverse dans la Belle Province. Certains reprochent à Xavier Dolan d'avoir mis dans la bouche de ses personnages une langue tristement fleurie et caricaturale. Soulever la question de la langue est rarement innocent au Québec, tant elle concentre les angoisses de la province, intimement consciente de son isolement culturel en Amérique du Nord. C'est même une riche source d'inspiration, tant pour les artistes que pour les intellectuels. Il était donc prévisible que *Mommy*, auréolé d'un tel succès, fasse jaser et s'attire bientôt la désapprobation de quelques commentateurs.

« JOUAL » ÉMANCIPATEUR

Dans une tribune parue dans *Le Devoir*, le critique de cinéma Paul Warren s'inquiète d'entendre le dialecte national ainsi parlé : n'est-on pas en train de s'enfermer dans un ghetto linguistique, de se folkloriser ? Sans doute aurait-il mieux valu rendre les dialogues intelligibles pour tous les francophones plutôt que de se cacher derrière des sous-titres. Le correspondant

parisien du même quotidien, Christian Rioux, regrette que Xavier Dolan fasse entendre un tel « joul ». Dérivé du mot cheval, prononcé avec un accent québécois aujourd'hui sans doute dépassé, ce terme était l'étendard d'un mouvement littéraire des années 1960, emmené notamment par le dramaturge Michel Tremblay, qui entendait retranscrire et célébrer la langue des quartiers populaires. Jusque-là, même les chanteurs country québécois fredonnaient leurs ballades de cow-boys solitaires avec un accent emprunté.

Or voilà que ce joul émancipateur serait maltraité, travesti par le déracinement que lui inflige Xavier Dolan, qui ne situe pas son film en milieu ouvrier, mais dans « une banlieue

propre ». Ses personnages « sont issus d'une petite-bourgeoisie déclassée » qui « ne fait que mimer la langue des plus démunis, en plus vulgaire et en plus anglicisée ». Christian Rioux regrette que le joul, un instrument de « libération », soit devenu une « véritable prison ».

La controverse révèle la difficulté à laquelle sont confrontés les créateurs locaux : exprimer l'âme québécoise, parfois perdue dans ses particularismes, tout en sachant la rendre accessible à tous, y compris à l'étranger, et surtout en France, qui constitue le premier marché d'exportation pour ses productions culturelles.

Quoi qu'en dise Paul Warren, les sous-titres ne sont pas un artifice inédit. Denys Arcand, auteur du *Déclin de l'empire américain*, y a parfois recours. Son confrère réalisateur Bernard Émond a fait, lui, bien pire, si l'on peut dire. Il était rentré indigné en 2001 de la Semaine de la critique à Cannes, où son film *La femme qui boit*, un drame à la limite du glauque, avait fait rire une spectatrice française, amusée par l'accent de ses personnages. Deux ans plus tard, au moment de présenter son film suivant, il avait invité ceux qui seraient désarçonnés par la langue employée à lire les sous-titres en... anglais. Cette médiation par la langue de l'ancien colonisateur n'avait pas choqué les Québécois.

Xavier Dolan est l'enfant prodige du cinéma québécois. Sans appartenir à la même génération que Bernard Émond ou Denys Arcand, celle qui porta le combat d'émancipation nationale dans les années 1960, il veut continuer à explorer les angoisses linguistiques du Qué-

bec. Ses dialogues, avec leurs approximations, sont, selon lui, réalistes, car ils traduisent la claustration de ses personnages.

Peut-être le joul n'est-il plus transgressif comme il l'était il y a quarante ans. La décision de le mettre en scène a pris un autre sens. Xavier Dolan était proche des étudiants qui ont fait grève en 2012, un mouvement dont on a salué l'efflorescence. A rebours de l'image du Québécois baragouinant sa langue humiliée par l'emprise économique et politique de l'anglais, les leaders étudiants s'exprimaient avec une aisance qui a surpris la province.

Avec *Mommy*, Xavier Dolan suit un processus inverse de régression linguistique pour montrer ceux qui n'iront pas à l'université. Sans se faire l'apôtre du périurbain, nouveau champ de bataille idéologique en France où s'y trouveraient les « petits Blancs » négligés par la nation, il porte à l'écran le destin de ceux qui habitent la banlieue de la banlieue, qui vivent effectivement la crainte du déclassement.

Son film ne fait ni le récit de l'ascension sociale estudiantine ni de la construction d'une identité moderne, mais plutôt celui d'une fragilité persistante. Et peut-être y a-t-il au fond motif de réconfort pour le Québec à voir cet accent triompher en France, là où il arrive encore parfois que l'on dénigre l'accent de la Belle Province. Le drame dévoile une humanité plus grande que les particularités de langage. ■

bherer@lemonde.fr

**SOULEVER
LA QUESTION
DE LA LANGUE
EST RAREMENT
INNOCENT
AU QUÉBEC, TANT
ELLE CONCENTRE
LES ANGOISSES
DE LA PROVINCE**